

recensions d'ouvrages

Guillaume Le Blanc (2010). *Dedans, dehors : la condition d'étranger*. Paris : Seuil. 218 p.

Guillaume Le Blanc propose un passionnant travail critique autour de la condition d'étranger. Inscrivant sa réflexion philosophique dans l'actualité sociale et politique, il prend en compte toute la charge négative déposée sur les noms qui servent à désigner les immigrés en tant qu'ils sont perçus comme un problème social. Il dialogue avec la perspective post-coloniale d'auteurs tels que Judith Butler – à qui il dédie l'ouvrage –, Joan Scott, Stuart Hall, Homi Bhabha, ainsi qu'avec les sources françaises de cette approche, notamment Foucault et Derrida.

Les trois premiers chapitres se concentrent sur l'éclairage des processus de production de l'étranger, mettant en avant le pouvoir performatif du langage. Les trois derniers chapitres se tournent plutôt vers le repérage des capacités d'action de personnes mises dans cette condition. A travers une réflexion à la fois engagée et rigoureuse, Le Blanc fait émerger des nouveaux sens de l'étranger, par lesquels cette condition n'est plus une assignation attribuées à ceux dont on veut s'éloigner mais une ouverture raisonnée à tous les autres, en soi et hors de soi.

L'étranger est moins quelqu'un qu'un mode d'être assigné à quelqu'un, en vertu d'une opération de marginalisation qui construit la qualité de déviant. Les désignations injurieuses (voyou, rôdeur, bon à rien, etc.) produisent un processus d'altérisation qui fabrique la condition d'étranger et transforment ceux qui y sont assignés en malédiction sociale. Ces opérations de désignation ont un effet sur l'expérience de l'individu : elles créent un statut précaire et acculent l'individu à l'invisibilité.

Il s'agit d'un processus de déshumanisation en rapport avec des processus sociaux et politiques qui maintiennent les migrants dans une situation de non-droit propice à l'exploitation. Cette déshumanisation s'institue comme un ensemble de déficits très concrets, opérant par le refus de modalités majeures de l'humanisation, telles que l'accès à un travail légal, l'accès à des papiers, l'accès à une nationalité, à une citoyenneté politique.

Placées dans les interstices précaires de l'entre-deux, les personnes assignées à cette condition sont reléguées à la frontière de la vie sociale, ni totalement dedans, ni totalement dehors. Elles se retrouvent au milieu de nulle part, dans un sans-lieu permanent. Le regard

de la société sur le migrant – pour qui il est avant tout un immigré qui pose problème – amalgame l'émigré dans la logique de l'immigré et le considère uniquement en fonction des normes du pays de destination, le réduisant à un « sujet du manque ». Ou alors l'assigne à des images stéréotypées de sa culture et de sa langue d'origine. Le migrant devient en conséquence doublement étranger, car souvent en débat avec son groupe d'origine et les positions économiques, sociales et culturelles qui le caractérisent, le migrant est étranger également dans le pays d'où il vient.

L'étranger est celui dont les marqueurs biographiques – multiples mais sans cesse retraduits comme marqueurs ethniques – sont considérés comme hétérogènes au récit national. Concevant la nation « en genre », Guillaume Le Blanc montre que les fictions nationales ont besoin des identités étrangères jugées non compatibles avec l'identité nationale pour se stabiliser. Elles produisent des identités essentialisées, lisses, face auxquelles l'identité nationale ressort plus nette et rassurante. Les frontières entre le « nous » national et les autres sont actualisées en permanence par des jeux de pouvoir qui les transforment en ligne intérieure, en ressource psychique. L'intériorisation des frontières construit la normalité du sujet-citoyen. Liées à la psychologie individuelle, les frontières intérieures répondent aussi au besoin de cohésion psychique, à notre peur de nous laisser transformer par l'autre de crainte d'être absorbé par lui : elles permettent d'écarter les étrangers que chacun a en soi, d'éloigner nos petits autres – notre société intérieure – pour en faire des étrangers.

L'étranger n'est pas seulement une désignation, il est aussi une puissance de vie. La subjectivité de la vie étrangère se déploie dans le « texte privé », où se développe toute une série de ressources culturelles, de tactiques, marquées par les cultures d'origine et transformées par la situation d'éloignement et d'assignation et par les besoins de la ruse et de la dissimulation. Les « subalternes », pour reprendre l'expression de Gayatri Spivak, étant privés des moyens reconnus pour agir et vivre, ont particulièrement recours au bricolage.

Les hypothèses de Joan Scott sur le pouvoir en termes de discours public et de discours caché sont particulièrement fécondes pour revenir sur certaines spécifications de l'étranger comme « être du manque ». Du point de vue des « subalternes », le texte caché noue la servitude et le désir : il répond à la nécessité vitale de tenir bon dans la domination mais également au désir de vivre malgré la domination. Ces deux dimensions définissent une subculture et représentent, pour les dominés, la possibilité d'une critique des relations de pouvoir auxquelles ils sont soumis, même si elles ne sont pas suffisantes à transformer, à elles seules, ces relations.

Ces formes de vie sont assignées à l'invisibilité par les formes de vie dominantes, mais elles ne se laissent pas rendre totalement invisibles, elles font intrusion comme vie étrangère dans l'espace national. Avec elles, s'inventent des figures neuves qui peuvent être

des figures métisses, hybrides, des figures minoritaires, porteuses de différences culturelles. Fait vital, l'hybridation est portée surtout par les « subalternes », dans la mesure où l'exercice du pouvoir s'assoie surtout sur la séparation et la distinction. Elle révèle des puissances d'agir qui font rhizomes, déstabilisant les identités nationales et plus largement toutes les identités occidentales construites sur le mode de l'État-Nation.

La valorisation de l'hybridation est incompatible avec l'assimilation en tant que réponse politique. La logique de l'assimilation suppose que la voix des étrangers peut être effacée – et avec elle le récit de leur vie – au profit de la voix auto-proclamée de la nation. La prise en compte des ressources déployées dans le texte caché oblige à élargir les frontières de la politique au-delà des activités *déclarées* politiques, fortement encadrées par des appareillages institutionnels lourds, intégrant les activités *infra*-politiques. La lutte pour la visibilité est le problème politique majeur pour des vies invisibles.

En plus de la dimension politique, le travail critique de Le Blanc lui inspire un positionnement éthique. Celui-ci se décline dans une réflexion sur les pratiques sociales à l'égard des « subalternes » et sur les rapports à l'autre d'une façon plus générale. L'auteur propose de concevoir le « prendre soin » comme une pratique ordinaire d'hospitalité (en contrepoint à l'hospitalité conçue par Derrida comme rencontre extraordinaire) et il met en avant l'importance de ce « prendre soin » comme dispositif créant des contre-lieux dans l'espace de la nation, où il ne s'agit pas de créer de l'étranger, mais d'accompagner la puissance d'agir des personnes mises dans des situations de malédiction sociale (tout en veillant à ce que les hybridations et les subcultures ne soient pas intrinsèquement violentes).

Ce positionnement éthique se base sur l'hypothèse de l'existence d'un lien étroit entre l'affirmation d'un ordre des discours exclusifs, la déshumanisation des vies étrangères et la lutte contre la perte de soi. Cette hypothèse permet de comprendre le rapport entre le regard porté sur l'étranger et le regard porté sur soi-même, soit sur le registre collectif de la nation, soit sur le registre individuel. C'est alors que la condition d'étranger prend pleinement un nouveau sens : il s'agit de rendre possible une rencontre furtive entre *ses* autres et les *autres*. La condition d'étranger devient donc l'accueil fait aux autres, à tous les autres : ceux qui sont désignés comme étrangers ou qui se désignent comme tels (à force d'être renvoyés à une identité négative de « mauvais genre ») et à la société d'autres que chacun accueille en soi. Accepter la multiplicité que chacun a en soi revient à se placer *en* condition d'étranger : non pas à la place de l'autre mais dans la place d'être avec les autres.

La lecture de cet ouvrage confirme, enfin, l'inscription de la recherche dans une dimension éthique et politique. Du lieu de la recherche biographique, il s'agit de chercher à comprendre les effets de désignations sur l'expérience des individus mis dans la condition d'étranger, mais surtout de comprendre les ressources que se créent ces sujets pour contrer ces mécanismes de domination. Cela suppose de donner voix et visibilité à ces personnes souvent soumises à un interdit narratif. À l'exemple des narrations alternatives proposées

par la littérature, le cinéma, la chanson, les descriptions compréhensives produites par la recherche peuvent contribuer à contrer les désignations stéréotypées et l'illusion d'une normalité sociale tenue pour univoque.

Izabel Galvao
Université Paris 13/Nord

Florence Dupont (2011). *Rome, la ville sans origine*. Collection « Le Promeneur ». Paris : Gallimard. 202 p.

Les historiens et anthropologues du monde antique ont décidément beaucoup à nous apprendre sur le chapitre de nos pratiques citoyennes et de nos identités dites nationales. Après Marcel Detienne et son *Comment être autochtone*¹, après *La démocratie grecque vue d'ailleurs* de Pierre Vidal-Naquet², après *La Cité divisée* de Nicole Loraux³, c'est au tour de Florence Dupont, professeur de latin à l'université Paris VII-Denis Diderot, de soumettre à la lumière critique du « regard éloigné » une idéologie nationale et identitaire trop souvent naturalisée et utilisée à des fins politiques ou politiciennes.

Première originalité : une fois n'est pas coutume, la contre-leçon nous vient ici de Rome, et non plus d'Athènes et de la Grèce, pourvoyeuses habituelles de nos débats contemporains sur la démocratie et sur le politique. Seconde originalité : de cette Rome antique, Florence Dupont nous donne une tout autre vision que celle où une très longue tradition a puisé force leçons de patriotisme et de nationalisme.

« Rome n'est pas dans Rome » ou encore « Il n'est de citoyens romains que d'étrangers » seraient quelques-unes des formules selon lesquelles résumer cet ouvrage à la fois érudit et décuplant, consacré à « la ville sans origine », à la ville qui tire l'identité de ses citoyens d'un en-dehors d'elle-même. Tel est le projet de Florence Dupont : montrer comment les récits dits d'origine, et au premier rang d'entre eux, *L'Énéide* de Virgile, viennent appuyer une conception très particulière de la cité et de la citoyenneté, et, partant, de la relation identitaire à la romanité, fondée sur une fiction juridique, celle de l'*origo*.

¹ Marcel Detienne (2003). *Comment être autochtone. Du pur Athénien au Français raciné*. Paris : Seuil. Du même auteur et dans une veine comparable : *Comparer l'incomparable*. Paris : Points Essais (2009) ; *L'identité nationale, une énigme*. Paris : Gallimard Folio (2010).

² Pierre Vidal-Naquet (2009). *La démocratie grecque vue d'ailleurs. Essais d'historiographie ancienne et moderne*. Paris : Flammarion.

³ Nicole Loraux (2005). *La Cité divisée. Loubli dans la mémoire d'Athènes*. Paris : Petite Bibliothèque Payot.

Commencer par les récits qui racontent l'origine ou la fondation, c'est ce que l'on attend d'une étude consacrée à la manière dont son histoire attestée ou inventée forge l'identité d'une ville, d'un territoire, d'un pays et de ses habitants. Et Florence Dupont ne déroge pas à cette attente. Mais c'est pour dire que les multiples récits (elle en compte vingt-cinq versions) – et parmi eux le double récit canonique laissé par Virgile et Tite-Live – qui rapportent les prémisses de Rome, sont des récits seconds et des récits savants : à l'échelle de l'histoire romaine, ils n'ont aucun caractère originel, ils ne puisent pas dans un fonds populaire ancien et autochtone (italique), ils sont l'œuvre de mythographes, d'historiens, de poètes dont certes, pour beaucoup, l'œuvre a disparu mais qui sont attestés dans l'histoire de la littérature romaine. Ce sont donc des récits qui viennent *après* et qui remplissent des fonctions pragmatiques et politiques au sens large du terme, pour venir soutenir, explique Florence Dupont, à la fois un imaginaire et une pratique de la cité.

Leur première fonction, qu'ils partagent avec l'ensemble des récits d'origine et de fondation des cités du bassin méditerranéen, c'est de dire qu'à l'origine de ce qui deviendra Rome, il y a la Grèce, il y a un Grec – car cet Enée sauvé de l'incendie de Troie et venu fonder une ville, Lavinium, sur la terre italique, appartient pleinement au monde grec (Florence Dupont montre qu'Enée et Ulysse ou leurs descendants font jeu égal dans ce rôle de fondateurs helléniques) ; la fondation troyenne et donc hellénique atteste simplement que la cité italique qui donnera naissance à Rome appartient bien au monde civilisé : dans l'espace antique, il n'y a de cité que grecque, il faut donc à Rome une histoire ou une préhistoire grecque.

La deuxième fonction, et en cela Rome se distingue de toutes les autres cités antiques, c'est que ces récits situent l'origine et l'identité de Rome ailleurs qu'en elle-même et dessinent le motif d'une altérité constitutive de la romanité. Ce motif est incarné en particulier dans les deux figures fondatrices de la mythographie romaine que sont Enée et Romulus : le premier, « l'homme qui vient d'ailleurs » (*externus*, ainsi est-il nommé dans l'Enéide), n'a pas fondé Rome, mais une ville *latine*, Lavinium, dont nous verrons l'importance dans la fiction juridique qui construit la citoyenneté romaine – et il ne l'a fait qu'en passant alliance, qu'en « faisant métissage » dit Florence Dupont, avec le roi Latinus, dont il a épousé la fille, Lavinia ; le second, Romulus, est bien le fondateur de Rome que l'on connaît, mais d'une part c'est à la tête d'une troupe de bergers, de bandits, de criminels, d'esclaves fugitifs, soit de rebuts de l'humanité, qu'il quitte Albe pour fonder la ville nouvelle, et d'autre part son ascendance fait de lui une figure très particulière. Descendant de la lignée des rois de Lavinium et d'Albe (la ville fondée par le fils d'Enée, Ascagne ou Iule), Romulus est cependant coupé de cette filiation par sa naissance : il a en effet pour mère Rhéa Silvia, une prêtresse de Vesta, qui, en tant que vestale, est vouée à la chasteté et est déliée de l'autorité paternelle, et il a pour père le dieu Mars, dieu sauvage qui n'est installé dans aucune cité. Romulus est donc un enfant « sans père ni mère », un enfant sans origine, sans foyer, et

donc sans Pénates, sans dieux protecteurs. Un homme sans origine, entouré de compagnons eux-mêmes sans origine, ne peut fonder qu'une ville sans origine.

Pourquoi une histoire si compliquée, en quelque sorte à double détente (Enée et Lavinium, Romulus et Rome), avec en fondateur de la ville une figure si peu positive (encore n'a-t-on pas évoqué le meurtre inaugural de Remus par Romulus) ? C'est tout le sens de la démonstration de Florence Dupont : ces récits et ces personnages n'ont d'autre fonction que de donner une figure narrative au rapport de Rome et de Lavinium, et à travers Lavinium, au rapport de Rome à elle-même et à l'altérité. L'auteure invite alors ses lecteurs à la suivre dans la description et l'interprétation qu'elle donne des rituels qui lient Rome et Lavinium à l'époque augustéenne (rituels ravivés par Auguste lui-même) et à en mesurer toute l'étrangeté. Lavinium est en effet une ville fantôme, une ville morte sans habitants et sans territoire, qui n'a plus d'existence que par le culte annuel que les consuls nouvellement élus viennent y rendre aux Pénates du peuple romain ou par les rituels auxquels les magistrats romains font participer fictivement la ville, à savoir les Fêtes latines sur le mont Albain suivies du renouvellement du traité (le *foedus*) avec Rome.

Sans entrer dans le détail de ces rituels, que disent-ils du rapport de Rome à elle-même ? Que Rome ne peut être en elle-même et pour elle-même, que Rome est liée à autre que soi. La ville sans origine et sans Pénates doit aller chercher l'une et les autres dans une ville fantôme, Lavinium, elle-même symbole de toutes les autres cités que Rome soumet à son empire, de tous les peuples vaincus avec lesquels elle passe des traités et à qui elle accorde collectivement le droit de cité romaine. Rome est une ville incomplète, Rome a besoin de cette *origo* étrangère pour exister, l'identité romaine se construit sur cet ailleurs à la fois conquis, absorbé et reconnu. Alors qu'Athènes, emblème de la cité grecque, s'identifie à ses citoyens, nés de père et de mère athéniens, Rome ne se confond pas avec une entité collective essentialisée, Rome accorde largement la *civitas* (l'édit de Caracalla en 212 apr. J.-C. donnera la citoyenneté romaine à tous les hommes libres de l'empire), en la fondant sur la fiction juridique de l'*origo*.

Qu'est-ce que l'*origo* pour un Romain ? Rien à voir avec les représentations et connotations biologiques, culturelles, religieuses, ethniques, etc. qu'évoque peu ou prou pour nous le terme d'*origine*. L'*origo*, dans la pratique romaine de la citoyenneté, désigne le « lieu d'ancrage » qui permet de rattacher toute ville et tout habitant de l'empire (*imperium*) à un *populus romanus* extensible et qui n'a d'autre identité que politique. L'*origo* est ce qui fait un citoyen romain. Ainsi tout Romain est-il à la fois citoyen de Rome et citoyen de la ville qui est son *origo* : c'est en tant que citoyens de villes grecques, gauloises, égyptiennes ou palestiniennes avec leurs propres institutions municipales, écrit Florence Dupont, que ces Gaulois, Grecs, Égyptiens ou Juifs sont romains. Mais ce qui est vrai pour des populations « lointaines » et qui ont fait l'objet de conquêtes l'est tout autant pour les habitants de Rome eux-mêmes : pour prendre des exemples illustres, Cicéron a son Arpinum, Caton

son Tusculum, à quelques heures ou journées de cheval de Rome, qui jouent le même rôle d'*origo* fondateur de la *civitas*. Tout Romain vient d'ailleurs, tout Romain est un étranger : à l'image d'Enée (qui n'y parviendra qu'indirectement, par sa descendance), le chemin qui le mène à Rome passe par l'installation dans une ville en dehors de Rome, qui est en même temps une partie de Rome.

L'identité romaine intègre ainsi l'altérité dans sa propre définition, mais cette altérité n'a rien de substantiel, elle n'est pas attachée à des différences ethniques ou culturelles. De ce point de vue, Florence Dupont le fait fortement remarquer, Rome ne se représente pas comme une société multiculturelle : dans la représentation romaine de l'identité, les traits ethniques et culturels restent contingents et passent loin derrière la définition juridique et politique de la *citité* et du *citoyen*.

Assurément, Rome a fait de cette capacité d'assimilation juridique et politique l'instrument de sa puissance et de son empire : après tout, pourrait-on répliquer à Florence Dupont, si Rome n'est pas dans Rome, c'est pour être partout dans le monde ! Mais en rester à ce point de vue étroitement stratégique serait certainement manquer ce que cette étude passionnante apporte à notre connaissance de l'imaginaire romain de la *citité*, à la réflexion qu'elle contribue à nourrir quant à nos propres représentations et pratiques de la citoyenneté, et au débat si actuel et trop souvent détourné sur « l'identité nationale ».

Jean-Claude Bourguignon
Université Paris 13/Nord

Vincent de Gaulejac (2011). *Travail, les raisons de la colère*. Paris : Seuil. 335 p.

Le titre du présent ouvrage, opportun clin d'œil à l'œuvre de John Steinbeck, ravive sans équivoque le souvenir de la condition dramatique des petits exploitants agricoles lors de la récession économique des années dix-neuf cent trente aux États-Unis. Pour autant, les mécanismes en cause dans la crise que traverse aujourd'hui le monde du travail se distinguent assez nettement de cette période, et l'auteur, avec un souci didactique de nature à satisfaire les plus rétifs aux explications économiques, propose un essai remarquablement documenté, illustré d'exemples concrets, pour rendre compte de l'ébranlement de la valeur travail et du sentiment de colère que ressentent aujourd'hui de plus en plus de salariés. Ces derniers, confrontés à l'isolement, au stress, à l'angoisse de perdre leur emploi, à l'inquiétude de ne plus être suffisamment « performants » pour atteindre les objectifs qui leur sont fixés, semblent souffrir de plus en plus de l'exigence de flexibilité et d'adaptabilité

à laquelle ils se trouvent désormais soumis. Décrivant la désespérance psychique, le mal-être et la perte de sens dans les entreprises et les organisations, Vincent de Gaulejac se fonde sur l'hypothèse selon laquelle ces phénomènes ne cessent d'augmenter à mesure que l'évaluation de la « rentabilité humaine » et de la culture du résultat se développent à marche forcée.

Poursuivant le sillon tracé dans quelques-uns de ses précédents ouvrages, en particulier le propos développé dans *La société malade de la gestion*⁴, l'auteur signe ici un livre qui analyse les profonds changements sociaux survenus à la faveur du passage d'un capitalisme industriel vers un capitalisme financier et explore dans le détail les effets de ce bouleversement dans le monde du travail. Plus spécifiquement, il s'emploie à décrypter très finement comment les contradictions de la « révolution managériale », introduite dans les entreprises au décours des années 1980, tendent à placer les individus dans une relation au travail et à eux-mêmes à la fois complexe, paradoxale et finalement parfaitement délétère.

Une relation complexe, car le pouvoir managérial auquel se trouvent aujourd'hui confrontés les salariés, tant dans le secteur privé que dans le secteur public, s'appuie sur un entrelacement de processus qui placent en interaction les registres politiques, économiques, financiers, organisationnels, technologiques, mais aussi imaginaires et psychologiques. Or, précise l'auteur, ces dimensions, habituellement clairement distinguées, ne peuvent plus aujourd'hui être dissociées, au risque de générer une totale perte de sens pour les acteurs et conduire finalement à une déshumanisation du travail.

Une situation paradoxale dans la mesure où, dans une conjoncture de crise structurelle, les organisations et les entreprises se trouvent aujourd'hui engagées dans un mouvement frénétique de réorganisation permanente destinée à augmenter la productivité et la rentabilité, mais qui produit une situation « d'obsolescence accélérée » où la destruction paraît finalement devoir l'emporter sur la création. L'auteur souligne combien cette situation de « crise permanente » s'enracine dans les logiques liées aux attentes de la valeur actionnariale, alors que les modes de régulations que les marchés financiers mettent en place démontrent dans le même temps leur incapacité à résoudre la crise qu'ils contribuent à générer.

Une situation délétère, car ces logiques ne sont pas sans incidence sur l'individu contemporain, désormais soumis à l'incertitude que fait naître une impitoyable lutte des places entre les acteurs sociaux. L'auteur, analysant avec une grande finesse plusieurs des paradoxes aujourd'hui à l'œuvre dans les entreprises, souligne : « La multiplication des paradoxes conduit à la mise en place d'un système d'emprise qui se boucle sur lui-même au point que les réactions défensives mises en place pour s'en protéger contribuent à le

⁴ Gaulejac, V. (de) (2005). *La société malade de la gestion. Idéologie gestionnaire, pouvoir managérial et harcèlement social*. Paris : Seuil.

renforcer. » (p. 248) Dès lors, situations de stress au travail, épuisement professionnel, dépressions, suicides, se multiplient comme autant de symptômes qui tendent à démontrer combien un système managérial exclusivement centré sur la performance et sur les logiques financières s'avère pathogène pour les individus, contre-productif pour l'organisation et destructeur pour la société dans son ensemble.

À l'heure où le *lean management* paraît devoir séduire tous les secteurs⁵ et où « l'idéologie gestionnaire transforme l'humain en ressource au service de la rentabilité de l'entreprise », ce livre vient apporter un éclairage fécond pour l'analyse de ces phénomènes en proposant une grille de lecture qui articule de manière particulièrement convaincante les différents registres impliqués dans le fonctionnement actuel du monde du travail.

Christophe Niewiadomski
Université Lille 3

Danilo Martuccelli (2010). *La société singulariste*. Paris : Armand Colin. 262 p.

Danilo Martuccelli, dans un livre à la fois très érudit et subtil, questionne ici la montée des singularités dans nos sociétés contemporaines, approfondit la notion « d'épreuve » comme analyseur privilégié des rapports entre structures sociales et expérience individuelle puis expose enfin une démarche d'intervention sociologique originale : l'extrospection.

Dans la première partie de l'ouvrage, l'auteur propose au lecteur un « diagnostic d'époque » qui se fonde sur deux inflexions majeures dans les sociétés occidentales. La première, située au décours du dix-neuvième siècle, concerne la montée de l'individualisme et les transformations qui s'opèrent à partir de cette période dans les rapports entre les individus et la société. La seconde, à la fin du vingtième siècle, rend compte de l'inflexion de l'individualisme vers le « singularisme », c'est-à-dire un mouvement de fond structurel, empiriquement observable à partir des multiples signes qui tendent à montrer comment la vie sociale alimente aujourd'hui la singularité. Or, nous dit l'auteur, le développement de ce processus « met en porte-à-faux la sociologie qui s'est longtemps caractérisée par une sensibilité peu dirigée vers les phénomènes singuliers. » (p. 14) À partir de ce constat, Danilo Martuccelli propose un programme ambitieux : renouveler le regard et les méthodes de la sociologie en s'appuyant sur les expériences des individus pour décrire et comprendre comment se structurent les phénomènes sociaux.

⁵ Inventé dans les années 1970 par le constructeur automobile Toyota, le management « sans gras » vise à gagner en productivité en éliminant déplacements et gestes inutiles des salariés.

La seconde partie du livre, approfondissant les travaux présentés dans un précédent ouvrage⁶, expose très finement les rapports entre « individus singularisés » et société contemporaine à partir d'un analyseur central : la notion « d'épreuve ». Celle-ci articule quatre dimensions permettant de singulariser l'analyse sociologique : l'inscription dans une logique narrative faisant ainsi une place prépondérante au récit ; une vision particulière de l'acteur social et de ses possibilités d'initiative et d'action ; la mobilisation d'un mode spécifique d'évaluation des individus à travers la prise en compte et l'analyse des épreuves auxquelles ils se trouvent soumis, et enfin l'opportunité de définir les enjeux historiques et structurels propres à une société. Pour Danilo Martuccelli, l'ensemble de ces dimensions permettrait ainsi de cerner les enjeux sociétaux actuels à l'échelle d'individus qui ne cessent aujourd'hui de s'éprouver et de se mesurer à la notion d'épreuve.

La troisième partie, sans doute la plus complexe et la plus novatrice, s'appuie sur les précédents développements pour proposer une démarche d'intervention visant à promouvoir « une sociologie pour les individus » dans laquelle l'objectif de production de connaissance du sociologue vient croiser le renforcement des capacités d'analyse de l'acteur social en se démarquant assez nettement de la tradition introspective. L'auteur précise : « En vif contraste avec l'introspection, l'extrospection est animée par un idéal particulier : comprendre que le changement personnel n'est pas avant tout une affaire de travail sur soi, mais plutôt de remariage avec le monde. » (p. 181) Ce dont il est question ici relève ainsi du souci d'auto-émancipation de l'acteur social, en lui permettant d'entrevoir, via l'analyse sociologique du monde dans lequel il se trouve engagé, combien les possibilités d'action restent ouvertes, pour autant que de supposées « causalités de destin » puissent être analysées et finalement contournées. A cette fin, les principales étapes d'un dispositif extrospectif sont proposées par l'auteur, qui livre les clefs d'un très stimulant procédé d'accompagnement sociologique visant à répondre aux attentes particulières de l'individu contemporain « singularisé ».

Adroite et élégante antithèse d'une « psychologisation des phénomènes sociaux », le grand mérite de l'analyse que propose ici Danilo Martuccelli est de venir fort opportunément inviter à nous pencher plus avant sur l'évolution de l'individu contemporain et sur ses modalités d'accompagnement. Sans nul doute, les chercheurs et les praticiens sensibles à ces questions trouveront, à la lecture de ce bel ouvrage, amplement matière à réflexion.

Christophe Niewiadomski
Université Lille 3

⁶ Martuccelli, D. (2006). *Forgé par l'épreuve*. Paris : Armand Colin.